

Flâneries onomastiques le long de la frontière linguistique au Pays de l'Yssche et de la Lasne *

En marge d'une thèse consacrée à la toponymie d'Overijse et de Rosières, incluant l'étude du terroir ancien et la configuration de la frontière linguistique au Pays de l'Yssche et de la Lasne, nous nous proposons, dans cet article, d'énoncer quelques remarques méthodologiques à l'adresse des onomasticiens, dont on aimerait voir un plus grand nombre investiguer, avec des méthodes pluridisciplinaires, dans des zones de confluences socio-linguistiques, comme la Belgique, en l'occurrence le Brabant, qui en constitue une réserve de premier choix.

I. La route de Bruxelles à Wavre : axe de pénétration et de peuplement

À cet effet, prenons comme axe de réflexion une voie de communication ancienne, qui relia Bruxelles à Wavre en passant par le Bakenbos, quartier situé aux confins des communes de La Hulpe, Hoeilaart et Overijse, en bordure de l'ancien domaine ducal de Soignes. Cette route traverse de part en part Overijse au hameau de Maleizen/ Malaise,

(*) Texte légèrement remanié de notre communication présentée au XLIX^e Congrès de la Fédération des Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique et 3^e Congrès de l'Association des Cercles francophones d'histoire et d'archéologie de Belgique, à Namur, du 18 au 21 août 1988. M. J.-M. PIERRET a bien voulu relire notre article et le pourvoir de remarques critiques. Qu'il en soit ici remercié.

et l'ancienne commune de Rosières-Saint-André/ Rozieren, aujourd'hui comprise dans l'entité de Rixensart, mais faisant partie intégrante, sous l'Ancien Régime, de la Principauté d'Isque (Overijse). Sur le territoire d'Overijse, elle porte actuellement le nom de *Hoeilaartsesteenweg* (le tronçon reliant Bakenbos à l'église de Malaise) et de *Rozierensesteenweg* (le tronçon allant de l'église de Malaise à la frontière avec Rosières/ Rixensart, à hauteur de la ferme de Woo ou de Rosierbois). Sur le territoire de Rosières elle s'appelle successivement *Rue de Malaise*, *Rue Rosierbois*, *Rue de La Hulpe* et *Rue de Wavre*. L'actuelle *Rue des Chariots* (« Voie des Tchairs en wallon », attesté par Tarlier et Wauters) (1), doit en être un « diverticulum », car au XIII^e s., on en trouve également mention sous l'appellation de « la voye karialle qui va de le helpe a waure » (1287) (FO).

Cette route ancienne de Bruxelles à Wavre est mentionnée (FO) à partir du XIV^e s., les périphrases suivantes en témoignant : « opten waverschen wech » (1350-1400), « lancx den weghe die van rosierbosch d(er) maerlysen weert gheet » (1495), « den wech van hoolaert naer waeuere » (1530), avec des attestations romanes à partir du XVI^e s., telles « au grand chemin allant de wauvre a bruxelles » (1531), « Chemin le Seigneur alant de hoolaert a wavre » (1552) ou encore « le chemin allant de bakenbos a hoolé » (1669). L'antiquité de ce chemin ne fait pas de doute ; pour d'aucuns il représenterait même une portion de la chaussée pré-romaine de Boulogne à Cologne, à savoir le tronçon de Buizingen à Tirlemont (2). On pourrait

(1) J. TARLIER et A. WAUTERS, *Géographie et Histoire des communes belges (...)*, Bruxelles, 1864, 40.

(2) W. Ch. BROU, *La chaussée antique Boulogne-sur-Mer - Buizingen-Tirlemont-Cologne, Le Folklore brabançon*, n° 200 (déc. 1974), 328 et suiv. ; G. VANDE PUTTE, *De Breerijke en de Brede-*

également y voir une liaison entre les stations néolithiques de Boitsfort et d'Ottembourg ...

Au moyen âge en tout cas, cette route semble avoir joué un rôle primordial dans le processus de déboisement à grande échelle, qui s'est enclenché dans cette partie de la Forêt de Soignes, favorisant notamment la naissance de villages tels que La Hulpe, Genval et Rixensart, et les agglomérations de *Malaise* et de *Rosières*. Ces deux villages-rue typiques furent, à l'origine, des hameaux d'Overijse, mais Rosières s'en distencia, tout en se romanisant, pour n'acquérir toutefois son autonomie complète qu'à l'époque française (1).

Un coup d'oeil sur les cartes anciennes — celle de Ferraris est toujours significative à cet égard — démontre aisément, que Rosières est construit en fonction de la route de La Hulpe — Hoeilaart — Wavre, première voie de pénétration au moment du déboisement. L'habitat s'y est concentré au croisement des routes de La Hulpe et de Tombeek avec la Lasme, à proximité du pont de Rosières. Le parcellaire s'y caractérise, tout comme à La Hulpe, de lanières régulières, perpendiculaires aux chemins, témoins d'un essartage collectif. Ce sont, d'après Ch. Zoller, des cas typiques de « Waldhufendörfer » ou villages forestiers, car on y sent, dans la disposition des champs et de l'habitat, dans le laniérage systématique, des villes neuves de défrichement, où le seigneur a eu la haute main sur le lotissement et l'organisation du terroir (Ch. Z.).

straat te Maleizen, stukjes Romeinse autosnelweg?, Id., *Ken je Overijse?* (Heemkundig Jaarboek I van de Beierij van IJse), Tielt, 1974, 172-175.

(1) G. VANDE PUTTE, *Rosières, les origines de la paroisse selon J. Verbesselt*, *Wavriensia* XXVI (1977), 93-103; Id., *Maleizen of Malaise* (Taal- en volksbewustzijn in Hoeilaart-Overijse-Tervuren, 1789-1989), *Spoorslag* XV (1985), nr. 4, 10-14.

Les défrichements de cette partie du terroir sylvestre ont eu cours au XIII^e s., toujours selon Ch. Zoller, et ont pleinement réussi à activer la colonisation à Malaise également, puisque, en 1310, on y construisait au carrefour formé par l'intersection de la tout aussi antique route Nivelles-Louvain (1) et Wavre-Bruxelles, une chapelle en l'honneur de Saint-Josse, patron des voyageurs et des routiers ! Parallèlement à l'action combinée des ducs de Brabant et des bers d'Yssche, on voit donc des colons essarter à la périphérie du village d'Overijse (2) et s'installer au milieu de leurs terres, donnant ainsi naissance à de nouveaux foyers d'exploitation de hameaux tels que *Bakenbos* et *Malaise*, ou de grosses fermes telles que Tenbroek (seigneurie ancienne située au Lac de Genval actuel), Terholst et *Rosierbois*.

II. Bakenbos et Rosierbois : processus d'essartement et philologisme à outrance

1. Bakenbos

Délaissons à présent l'histoire de l'essartement de Bakenbos et de Malaise, à laquelle nous avons consacré un article détaillé (3), pour nous intéresser d'un peu plus près au nom de lieu BAKENBOS lui-même, ainsi qu'au

(1) Qualifiée de « h(er)strate van lou(en) te nyuel w(er)t gaende » en 1405 et de « grand chemin de Louvain a nivelles » en 1734 (FO).

(2) Qui, lui, est un village ancien, compris dans le domaine ducal, probablement comtal à l'origine, village de création spontanée, par extension du domaine primitif (et non par une création récente par défrichements), qui s'est étendu aux XII^e et XIII^e siècles par une nouvelle phase de lotissements beaucoup plus importante que le mouvement essarteur du IX^e s. (Ch.Z.).

(3) G. VANDE PUTTE, *Bijdrage tot de geschiedenis van een Overijsses gehucht : Maleizen-Bakenbos. De grondbezittingen van Groenendaal te Overijse, Zoniën* (Geschied- en Oudheidkundig Tijdschrift voor IJse- en Lanedal, Overijse-Hoeilaart), V (1981), 189-208.

toponyme ROZIERBOS et son doublet roman ROSIERBOIS, tous deux bordant cet important axe de circulation moyen-âgeux, à localiser l'un et l'autre à peu près à égale distance de la chapelle Saint-Josse de Malaise. Ce faisant, nous voudrions stigmatiser ce qui pourrait être qualifié de *philologisme à outrance*, démarche qui caractérise bien des monographies toponymiques, voire des mémoires de licence, et qui consiste à chercher coûte que coûte l'explication étymologique la plus savante qui soit.

Nous ne manquerons d'ailleurs pas, pour le démontrer, de faire notre auto-critique, puisque, dans notre propre *Toponymie van Overijse* (GVP-Topo), nous avons, pour l'étymologie de *Bakenbos*, proposé pas moins de six explications différentes, allant du poteau de signalisation (*bake(n)*, *baak*, *baken* en moyen-néerlandais) ou du *Bois des Jalons*, de Sander Pierron, au *bois cuit* (du moyen-néerlandais *backen*), proposé comme variante par le même auteur, en passant par le sens de « porc » (cfr. l'anglais *bacon*) ou « lard », que le mot pouvait également revêtir en moyen-néerlandais. C'est là du moins ce que propose A. Carnoy, en précisant qu'il est notoire que, jadis, on envoyait les troupeaux de porcs de tous les environs paître dans la forêt en question » (1). D'autres toponymistes encore, tels que J. Lindemans, ont confondu *Bakenbos* avec *beukenbos*, le bois de hêtres. À moins d'y voir un emprunt au latin *baculus*, « bâton, enclos », selon une seconde version de Carnoy, auquel cas il s'agirait plutôt de palissades, d'enclos. Et Carnoy de proposer encore une troisième version, qui serait « bois à l'arrière », si l'élément *baken-* est à comparer à l'anglais *back* (dos), du germanique *baka*, signifiant « heuvelrug » ou « crête de colline » (GVP-

(1) Pareil droit est effectivement concédé, en 1285, par Jean I^{er} au ber Arnold d'Yssche pour sa ferme de Terholst toute proche.

Topo II, 476-480). Des explications topographiquement plausibles. Et pourtant ...

Même s'il est vrai que « plus d'une fois notre tâche nous mène à faire avouer le paysage », selon les propos de C. Villette, traitant de la méthode en toponymie dans les « Actes du Colloque de Loches », en 1978 (1), plus souvent encore, nous semble-t-il, il faut faire avouer l'histoire elle-même et faire parler le document après enquête archivistique en profondeur. Toutes les explications ci-dessus se voient réduites à néant, en effet, lorsqu'on découvre le lien étroit existant, par exemple, entre le patronyme *Bake(n)* / *Ba(e)k(x)* et le toponyme, un *Petrus Bake* étant cité parmi les échevins d'Overijse en 1304 ; dès 1350-1400 la possession de biens « op saelberch » — ultérieurement nommé *Bakenbos* ! — est attestée aux mains d'un « *heins baex* » (FO). Et quoi de plus explicite, effectivement, que l'attestation suivante, datant de 1414-1415, citant des biens d'un « *vranx baken belege(n) te(n) bakenbosche* » (FO) ?

À la même époque, on signale même le patronyme « *vanden bakenbossche* », auquel cas il doit s'agir de personnes s'y étant établies — après cristallisation de l'appellation première qui inclut le nom de personne — au moins un siècle après les essarteurs originels de l'endroit, qui sont donc bel et bien les *Bake*, établis à Overijse (2). Poursuivant plus loin notre enquête généalogique et l'his-

(1) C. VILLETTE, *La méthode en toponymie*, 203-210; *Onomastique et Dialectologie*, Actes du Colloque de Loches (mai 1978), écrits par M. MILON, F. DUMAS, G. TAVERDET, Société française d'Onomastique, Dijon, 1980.

(2) Une famille qui est, peut-être, originaire de Bruxelles, puisqu'on trouve mention, en 1350-1400, de « *heine bake die men heet cuppens beck(er)e van bruxele* ». Archives Générales du Royaume (AGR), Chambre des Comptes (CC), n° 44.884, f° 2v°. Quant à la signification de l'anthroponyme, ne pourrait-il s'agir d'un sobriquet (*bake* = porc !) ?

toire des familles, nous constatons par ailleurs que la famille *Bake* est détentrice de nombreux biens aux alentours de la ferme de Terspout (1). De la sorte, les *Bake*, hommes de fief des sires de Vanderspout — qui, quant à eux, se partageaient le pouvoir local dans le domaine d'Overijse, avec les bers d'Yssche, les Vanden(bisschop)-domme et consorts — auraient bien pu avoir été délégués par ceux-ci au défrichement de cette portion de territoire overysschois qui, un siècle plus tard, allait porter leur nom. Le toponyme *ten bakenbossche* en effet, n'apparaît dans les archives qu'à partir de 1414-1415 (FO).

Lors de la rédaction de notre mémoire de licence, nous eûmes déjà, il est vrai, l'attention attirée par la présence de l'anthroponyme *Bake* à Overijse. Durant longtemps, néanmoins, nous avons préféré l'étymologie de « bois-frontière » à toute autre (2), obnubilés que nous étions, comme tant d'autres, par l'explication topographique plausible et vénérable avant toute autre. Alors même que Feller, en 1928, faisait déjà observer que « les noms de lieux qui contiennent un nom de personne sont les plus prosaïques, les plus positifs et les plus nombreux » (3). Nous rendant depuis lors à cette évidence, nous voudrions toutefois — et ce à titre de pure comparaison philologique — avancer pour preuve supplémentaire de l'acharnement à l'explication topographique — erronée — notre interprétation du toponyme ABSTRAAT, à Terlanen, autre hameau d'Overijse, sur la Lasne (FO).

(1) « *Henri et Jean Baex* reportent dans les mains du seigneur foncier Bernard Vander Spoudt, au profit de leur sœur *Marguerite Baex*, une maison et ses appendances à Herpersberghé » (1402), cité par Ch.Z, p. 108.

(2) G. VANDE PUTTE, *Een brokje geschiedenis over Bakenbos, aan een driesprong van gemeenten, Ken je Overijse?*, 148-155.

(3) J. FELLER, *Étude sur les noms de personne contenus dans les noms de lieu* (1), *BCRTD*, II (1928), 133-170.

Ne disposant à l'époque que d'attestations relativement récentes (1) et impressionné par cette voie ancienne longeant la rive gauche de la Lasme sur tout son parcours — en « thalweg » modèle, en quelque sorte —, nous avons trouvé pas moins de quinze explications « savantes ». Epinglons parmi celles-ci la signification « eau », dérivée du celtique *ab* (étymologie proposée par Mansion), ou encore celle de « Flusswiese » ou de prairie le long d'un cours d'eau, dérivée du vieux-germanique *ap* et proposée par Bach (GVP-Top II, 458-464). Ayant toutefois découvert ultérieurement, et le processus est analogue à la découverte des *Bake* du *Bakenbos*, l'existence de la famille *Ab*s, dont la présence est attestée à Terlanen à partir de 1508-1509 (et parmi lesquels Christian *Abts*, lieutenant-mayeur de la seigneurie de Schaatbroek, que la *Abstraet* précisément traverse de part en part !), on voit tous les plus beaux échafaudages philologiques s'écrouler d'emblée (2).

2. Woo ou Rosierbois

Il n'en va pas autrement de ROSIERBOIS (FO), toponyme « nouveau », qui s'est substitué à l'ancien « Wout », attesté à partir de la deuxième moitié du XIV^e s., sous sa forme germanique (« i houe te wout »), déformé en WOO à l'époque moderne (« hameau de Woo » en 1822), la ferme étant qualifiée de « cense de haut », en 1725, de « Cense du Haut ou de Rosierbois » en 1777-1778 ou de « Cense de Wooz », en 1782. Tarlier et Wauters citent, en 1864, « Le *Haut* de Rosières, que l'on écrit ordinairement *Woo*

(1) La plus ancienne, « in de apstraete », remontant à 1787 (GVP, Topo, I, 122).

(2) G. VANDE PUTTE, *Het vroegere dorpsbeeld van Terlanen. Proeve van onomastische reconstructie, Zoniën*, VIII (1984), 85-104.

(...) à proximité de la ferme de Rosierbois que l'on nomme aussi *ferme de Haut* ». Et d'ajouter aussitôt que ce hameau doit son nom, selon les uns, à sa position élevée, par rapport au centre du village ; selon les autres aux bois (*woud*) qui l'avoisinaient » (1).

Il est évident, comme le prône J. Herbillon, que « Woo » sous Rosières et les nombreux homonymes à travers toute la Wallonie sont l'aboutissement normal du germanique *walthu* — « bois » et qu'il s'agit ici d'une partie de l'ancienne forêt de Soignes » (2). *Woo* doit donc être considéré comme un exemplaire-type d'un toponyme authentiquement germanique à Rosières. Lorsque les essarteurs (romans ?) sont arrivés dans cette partie de la forêt, c'est sans doute le premier terrain qu'ils ont colonisé et qui n'était à leurs yeux tout simplement que le Bois de Rosières, donc ROSIERBOIS.

La question toutefois qui se pose à présent est le fait de savoir qui étaient ces premiers colons. En 1405, on trouve mention, dans un texte thiois, de « *Reyniere van rosierbossche* geheete(n) *mailgefeer* (...) es me(n) sculdich (...) jan vande(n) bisdom » ; dans la version romane du même texte, il est question de « messire jeh(an) delle besdume(n) (...) gisant (...) aransibier joint(ant), a larnoit *Reynyer de wout* » (FO). On trouve confirmation de ces appellations mélangeant allégrement toponymes et anthroponymes — de même que le roman et le néerlandais d'ailleurs — dans un texte de 1638 parlant de « beempts te Rosieren gelegen ter plaetsen geheeten Ransbeert naest den elst broecke *Reyniere van Woude diemen heet maillefiert* » (FO). Résumons : dans les deux cas, il s'agit

(1) J. TARLIER et A. WAUTERS, 43 et v.a. A. WAUTERS, *Histoire des Environs de Bruxelles*, Bruxelles, 1855, 9 B, 511.

(2) J. HERBILLON, *Toponymes hesbignons*, BCRTD, LI (1977), 54.

d'un homme de fief du seigneur de Bisdom, se prénommant Reinier, surnommé Maillefer ou Malfer, qualifié tantôt de Woo, tantôt de Rosierbois.

* * *

En concomitance avec l'apparition du toponyme WOUT/Woo, on trouve dans les archives son pendant ROZIERBOIS (des dizaines d'attestations uniquement flamandes, et ce jusqu'au XVIII^e s.), quoique pas toujours, nous semble-t-il, en tant que toponyme « pur » — comme semble l'être cette attestation unique de 1350-1400 (« lands belegen *tusschen rosierbossche* en(de) den velde » —, mais transisant le plus souvent par le nom de personne, telles les attestations du type « eene(n) boeg(aerde) *voe(re) maillefeerts van rossie(r)bossch hof* » (1405) (1), ou encore « te Rosier(en) *neu(en) thof Reyniers gheheeten maelfert van Rosierbossche* » (1441). De la sorte, on peut aisément acquérir l'impression que *Rozierbos/Rosierbois* est une appellation quelque peu factice, dérivée du nom des premiers essarteurs du lieu, et qui s'est appliquée, par la suite, en tant que terme administratif, à l'ensemble de la seigneurie (2), fonctionnant même comme titre féodal dont s'affublaient les détenteurs ultérieurs, tout en appartenant à d'autres familles, telles les de Dion et de Fraula (3).

(1) « voor X van Rozierboshof » donc et pas « voor Rozierboshof ».

(2) Considérable, de fait, puisque s'étendant sur 135 bonniers en 1768, par exemple.

(3) Les Aveux et Dénombrements des Archives de la Cour féodale de Brabant (CF) sont particulièrement parlants à cet égard. En voici un exemple parmi une dizaine d'autres (FO) : — 1750 : « hof van *adriaen van rosierbosch* heer van dion » (AGR-CF, n^o 65, f^o 409 r^o, 461 r^o), alors qu'on s'attendrait plutôt au contraire au type : « *adriaen van dion heer van rosierbosch* ». Voyez également les Archives de la Ville de Bruxelles (AVB), fonds Perghameni (P) : — 1753 : « Den Vicomte de fraula *heere van Rosierbosch* » (AVB-P, n^o 1600, f^o 24 r^o).

C'est encore ce qu'illustre, de façon tout à fait pertinente, pensons-nous, l'exemple suivant, lorsque, en plein XVIII^e s., un bois est qualifié de « *gelegen aen Reiniers van rosierbosch* » (FO), à une époque où, bien évidemment, depuis belle lurette déjà, il n'y a plus de « Renier » dans l'ancien « Wout » ni surtout de descendants directs de la famille « de Rosierbois » (3). Des témoins privilégiés, que nous avons interrogés à ce sujet à Rosières, nous ont d'ailleurs confirmé le côté artificiel qu'avait à leurs yeux la dénomination « Rosierbois », nous disant employer de préférence le terme « ferme de Woo » ou « ferme Englebert » (du nom des propriétaires actuels) pour désigner ce bien, malgré la réactualisation du toponyme dans le nom de « Rue (de) Rosierbois », qui remplace officiellement, quoique partiellement, celui de « Rue de l'Hôpital », depuis 1964 (FO).

Quoi qu'il en soit et bien que le lien étroit entre le toponyme et l'anthroponyme soit indéniable au vu de ce qui précède, il est bien difficile, par contre, de conclure à la primauté chronologique de l'un plutôt que de l'autre. Plusieurs extraits d'archives entretiennent d'ailleurs la confusion à souhait, comme dans le cas de « *bi reiniers veken van rosierbossche* » (1414-1415) et « *gelegen (...) aen reyn(er)e boch (sic !) van rosierbohe (sic !) ter eender side(n) en(de) opten wech die van rosierbosch t(er) rosie(re)n weert ghaet* » (1495) (FO).

* * *

Une curiosité supplémentaire est que les sires de Rosierbois semblent aussi avoir donné leur nom à un bois, situé à Overijse même, sur la rive gauche de l'Yssche, plus précisément entre ce cours d'eau et le hameau de Notre-

Dame-au-Bois (Jezus-Eik), près de la ferme de Terrest. On y est donc en plein domaine forestier des bers d'Yssche, avec lesquels les Rosierbois ont, apparemment, vécu en rapport étroit, aussi bien à Overijse qu'à Rosières, de même qu'avec les Vandenbis(schop)domme et les Vander-spout précités. Même si le ROZIERBOS d'Overijse n'apparaît dans les archives qu'à partir de 1530 — « *bosch geheeten Rosierbosch d'bosch van zonien op twee zyden de strate gaen(de) van hinxtenberghe te zonie(n) opte derde* » (FO) —, c'est un extrait de 1750 qui nous livre le secret de son appellation ... à savoir — et dans ce cas encore — le lien avec la famille du même nom (« *neuen d bosch vander spout ende eenen Bosch gelegen aen Reniers van rosierbosch comende aen d'een seyde* » (FO).

Un bel exemple, en vérité, de migration interne d'un toponyme, lui-même dérivé d'un anthroponyme overyschois et engendrant, dans le périmètre restreint d'un même finage, un état de diglossie (Rozierbos/ Rosierbois à Roziere/ Rosières) dans la périphérie sud d'Overijse, et de toponymes parallèles (Rozierbos) dans sa périphérie nord.

III. Rosierbois ou Vriesel(le) : l'historicisme mythique appliqué aux origines de la frontière linguistique

Ayant ainsi tenté de clarifier quelque peu les interactions complexes entre le toponyme *Woo* et l'anthroponyme *Rosierbois* au cours des siècles, il nous faut encore traiter du toponyme VRIESEL(LE), souvent cité en rapport avec Rosierbois (FO), sans doute, parce que ce bien, selon Tarlier et Wauters « eut toujours pour possesseurs les sires de Rosierbois ». Et notre fichier onomastique

d'attester effectivement l'existence de ce fief, en 1495, année où Philippe de Dion en fait le relief (1).

Mais c'est le curé Gossens, qui, dans sa *Monographie de la paroisse de Rosières*, datant de 1904, nous livre l'explication à l'énigme de l'imbrication de Vriesel — Rosierbois, en précisant que Henri de Vrieselle (XIV^e s.) vendit son bien à Henri, fils de Reynier de Rosierbois (FO). Une fois de plus, il s'agit là d'un toponyme rosiérois importé d'Overijse (où des homonymes sont signalés), et provenant d'un nom porté par une famille, y attestée dans l'entourage des sires de Bisdorn, dès 1330 (2).

La boucle de la migration interne à l'époque de la colonisation du terroir, dans les cas qui nous occupent ici, serait ainsi bouclée sans doute, s'il ne nous fallait encore dénoncer ceux qui ont voulu faire du nom de lieu « Vriessele », par exemple, un toponyme à part entière à Rosières, et cherché sa localisation autonome près d'un tout aussi hypothétique « hoff te Rosieren » (JV), introuvable dans notre fichier toponymique. Et pour cause, car il faut bien se rendre à l'évidence qu'il s'agit, en l'occurrence, d'une dénomination globale, ni plus ni moins, d'un petit fief, absorbé dans la seigneurie de Rosierbois et dont le nom lui-même est dérivé d'un anthroponyme, référant aux premiers occupants.

À partir de ce constat, il est évidemment exclu d'en revendiquer l'authenticité topographique « in situ », au même titre que nombre, sans doute, de nous en « -zele », à consonance « mythique », il faut bien le dire, aux yeux

(1) « Jten houdic ph(ili)ps van dyon voirs. noch van mine(n) ghened(ich) hee(re) voirs. te leene *dleen van vriesselle* gelegen ind(er) pr(o)chien van rosie(re)n » (AGR-CF, n° 2701, f° 2 v°).

(2) La famille de Vrieselle était en possession notamment de la ferme de Tenots, qui — précision supplémentaire — était tenue de la Trompe ... tout comme Rosierbois d'ailleurs (FO).

de bien des toponymistes, car par trop automatiquement parés de l'aura des noms « francs », par un Jan Verbesselt, par exemple, et toute une école d'historiens et folkloristes flamands, gravitant autour de la personne du toponymiste Jan Lindemans (1888-1963) et de la revue *Eigen Schoon en De Brabander*.

Il y aurait donc tout lieu de démythifier, autant que faire se peut, un certain *historicisme mythique*, qui a vu le jour dans le sillage du Mouvement flamand, et qui débouche notamment sur ce qui pourrait être qualifié de « *francomanie* » (GVP-Micro-topo). Pareille démarche historique vise à tout prix — à l'instar de Jan Verbesselt dans le cas d'Overijse et de Rosières — à prouver, par exemple, la continuité dans le peuplement, certainement depuis l'époque carolingienne, donc mérovingienne et, par conséquent, franque. Ce qui, implicitement (et inconsciemment ?) revient à doter tous les villages brabançons ainsi analysés, du label « flamand », depuis l'époque des premières invasions germaniques, contribuant, en ce faisant, à préserver l'« intégrité » d'un territoire, d'où est bannie de la recherche scientifique, et quasi a priori, l'exploration, à la fois antérieure et postérieure à l'époque ainsi figée, et mythifiée, de toute situation d'hybridation, d'ambivalence et d'hétérogénéité linguistiques et socio-culturelles propres à une zone idéale de confluence et donc de contact par excellence.

Pire encore, c'est refuser de voir — entraîné en cela par la dynamique inhérente à la fois au Mouvement d'émancipation flamand (1) et à la théorie des « Ausgleich- » et

(1) Voyez la terminologie particulièrement explicite à cet égard, employée dans le titre de l'ouvrage que Manu RUYTS consacra à l'histoire du peuple flamand, publié en 1972 (traduction française G. VANDE PUTTE, 1973) : *Les Flamands, un peuple en mouvement, une nation en devenir*. Voyez également la recension critique à ce

autres « Rückzuglinien » — que cette frontière linguistique a pu, comme l'a résumé si judicieusement A. Goosse, dans un article récent, « évoluer comme par une lente érosion, sans pression extérieure » (1). Même si les théories d'un Jan Verbesselt, pensons-nous, sont davantage d'application aux innombrables villages du Payottenland, dont l'auteur a établi l'histoire paroissiale des origines jusqu'à la fin du XIII^e s. (JV), nos propres recherches onomastiques nous apprennent, par contre, que cette théorie n'est que piètrement applicable au Pays de l'Yssche et de la Lasne, adossé aux contreforts de la sylvie sonienne, et où la pénétration franque nous paraît avoir été des plus aléatoire.

S'il est vrai toutefois que J.J. Hoebanckx, dans l'article « Rosières », paru dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie administrative* (2), restait encore prudemment à distance dans le conflit opposant J. Verbesselt — selon lequel toute mention d'Overijse (la plus ancienne datant de 832) implique ipso facto Rosières — à Chantal Zoller, prônant, quant à elle, la théorie des défrichements collectifs sur instigation ducale, au XIII^e s., nous sommes plutôt enclin, aujourd'hui (3), à partager le point de vue de Ch. Zoller en la matière. Nous y sommes d'autant plus

sujet de Id., *Les Flamands de Manu Ruys et les causes de son succès*, *Septentrion*, IV, n° 1, 1975, 86-87.

(1) A. GOOSSE, *Réflexions d'un grammairien sur la frontière linguistique*, *Revue Générale belge*, déc. 1987, 39-45.

(2) J.-J. HOEBANCKX, in *Communes de Belgique*, Crédit Communal de Belgique, Bruxelles, 1980, 1282-1283.

(3) Après une récolte de quelques dizaines de milliers de fiches onomastiques et l'établissement de plusieurs milliers de lemmes toponymiques, s'étalant sur quelque sept siècles. Initialement, nous partagions les vues de l'auteur : voir G. VANDE PUTTE, *De Franckische landname en de ontstaansgeschiedenis van de taalgrens in het Land van IJse en Lane*, *op. cit.*, in JV. À signaler ici également l'ouvrage récent de G. BERINGS, *Tervuren in de middeleeuwen*, Tervuren, 1987, très critique à l'égard des théories de peuplement de J. Verbesselt.

enclin depuis que celle-ci a démontré par ailleurs que J. Verbesselt s'est basé sur un faux pour étayer cette thèse en rapport avec les origines et le développement d'Overijse (GVP-Micro-topo).

Dès lors, vouloir débusquer des noms en *-zele* et en *-hem* (les inventer en l'occurrence !), tels que *Vriesel*, et minimiser le rôle des « colons brabançons » (du fait même, peut-être, qu'ils proviennent du Sud roman) au profit — invariablement — des colons francs, n'est-ce pas faire preuve de « francomanie » à outrance et d'un « historicisme mythique » à ceillères ? Gardons-nous donc de tomber dans les pièges de l'« impérialisme onomastique » (*Vriesel* n'est pas un toponyme authentiquement en *-zele* sur le territoire de Rosières), pendant latent d'un « impérialisme politico-linguistique », qu'une nouvelle génération d'historiens flamands, fort heureusement, est en train de tempérer et de relativiser.

Nous en voulons pour preuve l'*Histoire de Flandre des origines à nos jours*, parue en 1983. R. Doehaerd y démontre, dans un premier chapitre intitulé « Au berceau d'une civilisation », que cette frontière linguistique — et c'est là réellement un fait nouveau sous la plume d'un historien flamand — est en fait plus récente qu'on ne l'avait pensé jusqu'à présent. Il y est dit notamment, et cela nous paraît aussi transposable à notre région, que l'accroissement de la population au X^e s. allait dessiner progressivement la limite entre zone romane et germanique (GVP-Micro-topo), alors que, jusque là, la région boisée devait être de population clairsemée, des groupes romans importants subsistant dans le Hainaut et le sud du Brabant, de même que jusqu'à Asse, par exemple.

Mais les traces romanes que, dans les années trente, J. Lindemans avait cru devoir imputer à une hypothétique

présence de « tailleurs de pierre » wallons à Asse, et notamment entre les années 1085 et 1170 (GVP-Micro-topo), M. Gysseling l'attribue à l'existence de quelques régions effectivement bilingues, subsistant au moins jusqu'à la fin du VIII^e s., en plein pays flamand actuel, telles les régions d'Assé, le pays d'entre Dendre et Senne, de Saint-Trond — Tongres et d'Aix-la-Chapelle (1). J. Herbillon s'est également attaché à démontrer l'existence des îlots alloglottes à Jandrain et à Saint-Trond (2), tandis que L. Genicot, lui aussi, dans ses *Racines d'espérance*, attire l'attention sur le fait que la Wallonie a été tout un temps une « terre mixte », ainsi que l'atteste, dans la toponymie, l'existence de doublets latin et franc. La Wallonie a même compté des habitants et des îlots germaniques, écrit-il, et elle a pratiqué un certain bilinguisme, avant de redevenir, progressivement, une région exclusivement romane (3).

Pourquoi s'étonner dès lors de l'existence d'îlots alloglottes de part et d'autre de la frontière linguistique ? Pire encore : pourquoi feindre de les ignorer et pourquoi en éviter l'étude systématique en profondeur ? Pourquoi aussi continuer à projeter nos idéaux, voire nos idéologies dans le passé, sans investir et investiguer davantage (avec des méthodes pluridisciplinaires et des équipes bilingues constituées notamment de germanistes et de romanistes) dans le contact des langues, discipline parmi les plus passionnantes qui soient dans un pays carrefour comme la Belgique (GVP-Micro-topo) ?

(1) É. LEGROS et J. HERBILLON, *La philologie wallonne en 1955*, BRCTD, XXX (1956), 332.

(2) *Les dialectes belgo-romans*, X (1953), 511.

(3) L. GENICOT, *Racines d'espérance. Vingt siècles en Wallonie par le texte, les images et les cartes*, Bruxelles, 1986, 101 et suiv.

IV. Francs ou Brabançons, zone de confluence ou no man's land ?

Philologisme à outrance, historicisme mythique et francomanie sont autant de chausse-trappes — on l'a vu — auxquels il faudra prendre garde, a fortiori dans une zone privilégiée de convergences socio-culturelles et linguistiques, comme celle prise en considération ici, et contre lesquelles seule l'étude exhaustive et pluridisciplinaire du terroir ancien peut constituer un parapet solide. C'est ainsi que le fait de reconsidérer l'origine du peuplement du Pays de l'Yssche et de la Lasne par le biais de l'analyse toponymique nous a mené à découvrir et à reconsidérer, par exemple, le rôle non négligeable, dans l'apparition de la frontière linguistique, joué par ce vieux chemin de Wavre à Bruxelles, de part et d'autre duquel on peut observer la formation d'une bande de territoire large d'environ cinq kilomètres, constamment soumise, par le passé, aux processus les plus divers d'interpénétration culturelle et d'osmose linguistiques les plus variées (GVP-Micro-topo).

D'où les difficultés d'interprétations socio-linguistiques multiples — et notamment des quelques toponymes évoqués tout au long de cet article — qui sont quasi à traiter au cas par cas. De ce point de vue, notre glossaire toponymique de Rosières fait figure de musée de l'hybridation la plus totale et de festival de la cacographie souvent la plus cocasse, voire grivoise (FO). N'en voulant pour preuve que ce seul exemple, à localiser précisément au Bakenbos même, à savoir le nom de lieu BAKENGAT (c'est à dire, le trou, ou plutôt la percée dans la forêt, le chemin traversant le bois de la famille Bake) ; lorsque ce toponyme se mue, au XVIII^e s., en *Koninginnegat*, il ne manquera pas d'être traduit par les fonctionnaires du cadastre,

particulièrement facétieux ou ignares, par *Chemin dit Trou de la Reine*, voire *Cul de la Reine* (GVP-Topo) !

Redevenons sérieux pour constater que tous ces processus de créolisation témoignent pour le moins d'une intensité de contact sur laquelle on n'a, jusqu'à présent, ce nous semble, qu'insuffisamment attiré l'attention. En effet, à l'heure de la Belgique pseudo-fédéralisée, il semblerait que chacun préfère se cantonner dans sa région et sa communauté propres, derrière les digues qu'on souhaiterait impénétrables de sa frontière linguistique, décrétée en haut lieu immuable à tout jamais. Il nous paraîtrait donc pour le moins opportun de jeter quelque trouble intellectuel chez les onomasticiens se confinant avec trop de satisfaction dans leurs recherches par trop strictement communautarisées.

Le doublet ROZIERBOS/ ROSIERBOIS n'en constitue-t-il pas un cas-type particulièrement déroutant ? Si le déterminant qui précède le déterminé nous paraît le procédé le plus fréquent et le plus typiquement germanique en effet, il était de pratique tout aussi courante, jadis, d'inverser cet ordre en français aussi... Or donc, si nous disons « bwès Renaud » ou « pré Wârni » — pour reprendre quelques exemples typiques de Feller (p. 84) — on disait au moyen âge « Rënaubwè » ou « Wârni-pré ». Alors *Rosierbois* ou *Rozierbos* ? La question reste posée quant à la prééminence thioise ou romane. Mais il y a lieu de relativiser l'assertion de G. Kurth, pour qui plusieurs de ces toponymes à Rosières, et notamment *Rosierbois*, laissent percer l'original wallon » (GVP-Mico-topo).

Et s'il est vrai par ailleurs que, pour paraphraser A. Boileau, on peut avec beaucoup de certitude, faire remonter à l'époque de l'établissement des colons francs les toponymes dérivés des noms de personne ou de gen-

tilices, du types Remersdael ou Moelingen » (1), on peut assurément en faire de même, comme nous venons de le démontrer, dans le Pays de l'Yssche et de la Lasne, mais pour l'époque de l'établissement des colons, que nous appellerons brabançons, c'est-à-dire, ceux qui sont apparus à l'instigation du duc, aux XII^e et XIII^e s. ... les toponymes « francs » en « -zele » et en « -hem » y faisant singulièrement défaut !

Notre glossaire toponymique pour Overijse et Rosières regorge, en effet, de toponymes formés sur le modèle « patronyme + déterminé », quasi toutes les grandes fermes périphériques de l'ancien domaine méronivgien d'Overijse étant associées au nom de leur premier essarteur ou vice versa. C'est le cas, par exemple, de TERDEK -à-la-Chênaie (et le patronyme *vander Deect*), TERHOLST -à-la-Houssaie (et le patronyme *vander Hulst*), TERREST -à-la-Frênaie (et le patronyme *vander Ryst*), TERSPOUT -aux-Aubépines (et le patronyme *vander Spout*), TENBROEK (*vanden Broeck*), TENRODE (*van Rode*) etc., à quoi s'ajoute, plus spécifiquement sur le territoire rosiérois, TERFOSSE et le patronyme *vander Fossen* ... (FO).

Il est un autre fait évident que, pour la communauté restreinte vivant dans l'orbite d'une ferme importante, et c'est le cas de Wout/Woo, pareil appellatif suffit pour désigner le lieu en question. L'adjonction d'un déterminant (Rosières) et, dans ce cas, la traduction du déterminant (*Wout* > *Bois*), apparemment à l'usage des nouveaux colons wallons (GVP-Micro-topo), était moins le fait des autochtones (germaniques ?) eux-mêmes, que celui des étrangers, pour qui la différenciation avec d'autres en-

(1) A. BOILEAU, *Toponymie dialectale germano-romane du nord-est de la province de Liège. Analyse lexicologique et grammaticale comparative*, Bibliothèque Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, CLXXXVIII, Paris, 1971, 292.

droits désignés au moyen du même appellatif était indispensable (1). Il existait, en effet, proche de Rosierbois, un toponyme *Woo* à Limal, resté « Champ du Haut ou Woo » et « Trou du Haut » à l'époque de Tarlier et Wauters (1864), et avec, apparemment, les mêmes altérations qu'à Rosières (2). Il existait de même un « Wouthof », également situé aux confins d'Overijse, mais sur le territoire de Hoeilaart, non loin du Bakenbos d'ailleurs, devenu la ferme de Farendijs par la suite (avec un anthroponyme correspondant, *van Farendijs*), attesté dans la deuxième motié du XIV^e s. (Ch. Z.).

V. En guise de conclusion

Concluons avec A. d'Haenens : s'il est vrai que « la signification de la production historiographique d'un groupe ne se dégage qu'au terme de l'insertion de cette production dans l'ensemble des manifestations de ce groupe dans sa relation à l'imaginaire rétrospectif », et s'il est vrai par ailleurs que « ces manifestations nous informent de manière significative sur la façon dont ce groupe s'y prend pour donner à son présent un supplément de sens » (3), n'est-il pas tout aussi vrai que nous manquons singulièrement d'imaginaire — ne fût-ce que d'imagination — par rapport au problème à la fois de la multitude des micro-études, qui pourraient s'égrener le long de la frontière linguistique, et de la globalisation des problèmes, qu'ils ne manquent pas de poser, et qui, de ce fait, pourraient interpeller

(1) *IBIDEM*, 270-271.

(2) Ch. DE VOS, *Toponymie de Limal, Wavriensia*, XII (1963), 122-123, et ÉL. LEGROS, *La philologie wallonne en 1958, Les dialectes belgo-romans*, XVI (1959), 147.

(3) A. D'HAENENS, *De l'historiographie comme manifestation de l'imaginaire, Histoire et historiens depuis 1830 en Belgique* (Revue de l'Université de Bruxelles), 1981, n^{os} 1-2, 215.

un grand nombre de chercheurs dans les disciplines les plus diverses (GVP-Micro-topo) ?

Nous avons, pour notre part, tenté de déminer tout au long de cet article, et ce, sur une infime portion de territoire s'étendant entre Rosierbois et Bakenbos, quelques-unes seulement des nombreuses embûches onomastiques, parsemant le véritable champ de mines socio-linguistique, particulièrement intéressant et fécond, que traverse l'antique voie de Bruxelles à Wavre, par laquelle nous avons entamé nos flâneries ...

G. VANDE PUTTE.

Bibliographie

BCRTD : ce Bulletin.

FO : notre fichier onomastique d'Overijse et de Rosières; recherches pour le doctorat en Philosophie et Lettres, en cours (U.C.L.).

G. VANDE PUTTE, *Toponymie van Overijse*. Mémoire de licence à l'U.C.L., Louvain, 1968, 2 vol. Publié par les soins de l'Administration communale d'Overijse. En abrégé : *GVP, Topo*.

G. VANDE PUTTE, *Pour une micro-toponymie pluridisciplinaire. Le cas de « Rosières-lez-Overijse » et la frontière linguistique au Pays de l'Yssche et de la Lasne, Taal en sociale integratie 8*. Centrum voor Interdisciplinair Onderzoek naar de Brusselse taaltoestanden (V.U.B.), Brussel, 1986, 415-459. Texte revu de notre communication au XLVII^e Congrès de la Fédération des Cercles d'Archéologie et d'Histoire de Belgique, à Nivelles 1984; *Le cas de Rosières-Saint-André. Constitution d'une communauté romane en terre germanique?*, Actes du Colloque de Nivelles, I, Nivelles, 1984, 337-338. Une version néerlandaise, adaptée, en a paru sous le titre *Studie van de taalgrens in het land van IJse en Lane. Het geval « Rozieren-bij-Overijse »*, Hand. Kon. Zuidn. Maatschappij voor Taal- en Letterkunde en Geschiedenis XI (1986), 121-158. Ces deux publications sont abrégées ici en *GVP, Micro-topo*.

G. VANDE PUTTE, *Overijse als microcosmos van Belgische taalgiedenis*. Communication faite au Colloque « Le problème de Bruxelles depuis Val-Duchesse (1963) », organisé à la V.U.B. par le « Centrum voor Interdisciplinair Onderzoek naar de Brusselse taaltoestanden », les 20 et 21 octobre 1988. À paraître in *Taal en Sociale integratie*, 11.

J. VERBESSELT, *Het ontstaan en de ontwikkeling van de parochie Overijse* (Heemkundig Jaarboek III van de Beierij van IJse), Tiel, 1976; Extrait de J. VERBESSELT, *Het Parochiewezen in Brabant tot het einde van de XIII^e e.* (20 vol.), s.d., s.l. En abrégé : *JV*. Voyez également en annexe à cet ouvrage : G. VANDE PUTTE, *De Frankische landname en de ontstaansgeschiedenis van de taalgrens in het Land van IJse en Lane*, 186-198.

Ch. ZOLLER, *Le Pays de l'Yse et de la Lasne au Moyen-Age*, Mémoire de licence en Philosophie et Lettres, Section d'Histoire, à l'U.L.B., Bruxelles, 1970. En abrégé *Ch.Z.*